

Introduction

L'insaisissable

« “[E]t maintenant, faites entrer les nègres !” et les nègres entrent dans notre décadence comme ils entrèrent dans Carthage et dans Byzance (car on revoit leur ricanement lippu au chevet de toutes les civilisations blanches moribondes) [...] ». De qui sont ces lignes ? « “[F]aites entrer les nègres !” crient ces “ménages modernes”, qu’on aperçoit derrière les petites annonces spéciales... Au réveil, dégrisés, les plus propres de ces couples-là sortent un revolver et se suicident »¹. De qui sont ces lignes ? De Marcel Jouhandeau ? de Robert Brasillach ? de Louis-Ferdinand Céline ? d’un ancien de la « Coloniale » ? D’où sont-elles tirées ? De *L’Invasion noire* ? Du *Crépuscule des nations blanches* ? De *Défense de l’Occident*² ? Elles ne sont ni des auteurs ni des ouvrages précités mais de Paul Morand. Et elles sont issues de l’une des nombreuses chroniques qu’il a rédigées et dont la majeure partie a reparu en volumes, intitulée « De l’air ! De l’air » et écrite en réaction à une série de crimes non élucidés particulièrement pervers et sanglants qui avaient suscité un profond émoi parmi la populace et déclenché l’ire de maintes personnalités, intellectuels et politiques confondus.

1 Paul Morand, « De l’air ! De l’air ! », dans 1933, n° 1. Rééd. dans *Rond-Point des Champs-Élysées*, Paris, Grasset, 1937, p. 12-15. Article vitupérant contre la prétendue inaction des autorités « à l’occasion d’une série de crimes sexuels et appelant au relèvement moral du pays ». « La dernière phrase de l’article : “Mais nous voulons des cadavres propres”, explique Michel Collomb, sera souvent citée à charge en lui donnant un sens politique. » (Michel Collomb, Préface à Paul Morand, *Romans*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. XL.)

2 Capitaine Danrit, *L’Invasion noire*, Paris, Flammarion, 1894 ; Maurice Muret, *Crépuscule des nations blanches*, Paris, Payot, 1925 ; Henri Massis, *Défense de l’Occident*, Paris, Plon, coll. « Le Roseau d’or », 1926.

Rarement jugement sur les Noirs aura été si acerbe, si féroce, si haineux. Certes, il date de 1933, an I du 3^e Reich, à une de ces heures sombres où, entre chien et loup, le racisme – légitimé par un arsenal de théories –, la xénophobie – dont les relents sont accentués par des tensions un peu partout en Europe –, et l’antisémitisme qui, comme les maladies chroniques, revient avec une périodicité aléatoire – sont de bon ton pour une partie de l’*intelligentsia* française dans une Europe qui se brunit. Cependant, si on peut comprendre l’émotion suscitée par cette série de crimes et admettre sans les cautionner pour autant les dérapages verbaux d’individus directement concernés, rien, absolument rien ne peut justifier un tel ton, une telle haine, un tel déversement d’insanités. Rien n’autorise à les justifier chez un écrivain qui, lorsque ces lignes paraissent, tient – chéri de ces dames et coqueluche du Paris mondain –, le haut du pavé, et réussit – privilège rare et précieux –, à se concilier les bonnes grâces de la critique et les faveurs du public. Mais ces lignes sont-elles pour surprendre chez Paul Morand ?

Non car il ne s’agit pas là d’un accident. Non si l’on se réfère à d’autres de ses litanies allègrement déversées dans ses chroniques, qui vitupèrent qui les juifs, qui les Jaunes, qui les Arabes, bref, tous les métèques, jusqu’aux insupportables envolées de son *Journal inutile*³, totalement inutile par l’acrimonie de nombre de ses propos. Non si l’on se réfère aux témoignages et confidences, souvent embarrassées – et embarrassantes –, de ceux qui l’ont connu et aimé, évoquant des propos loin de pouvoir être seulement qualifiés d’aigres-doux ou de peu amènes, tenus par les Morand, Monsieur et Madame.

Mais il y a un hic. Et il est de taille. En effet, la posture adoptée par Paul Morand à l’égard des Noirs ne serait aucunement problématique, s’il n’y avait aussi *Magie noire*, le troisième volet de sa « Chronique du xx^e siècle », consacré aux Noirs dans

3 Paul Morand, *Journal inutile*, t. I, 1968-1972 ; t. II, 1973-1976, éd. Laurent et Véronique Boyer, Paris, Gallimard, coll. « Les Cahiers de la N.R.F. », 2001. Voir Jérôme Garcin, « Oh, déchéance ! », *Le Nouvel Observateur*, 3 mars 2001 et Michel Collomb, « Sur le *Journal inutile* et sa réception critique », dans *Paul Morand : petits certificats de vie*, Paris, Hermann, 2007, p. 137-145.

les Antilles, en Afrique et en Amérique, s'il n'y avait aussi ses *Carnets d'un voyage aux Antilles*, s'il n'y avait aussi et encore un certain nombre d'observations consignées dans *Paris-Tombouctou*, s'il n'y avait, surtout, cette préface au *Paradis des Nègres* de Carl Van Vechten, et ces lignes insérées en guise de préface à *l'Anthologie de la poésie indigène*, l'ultime livraison des animateurs de l'éphémère *Revue indigène*, Daniel Heurtelou et Jacques Roumain, dans laquelle il annonce la parution à venir de *Magie noire*, précisant que sa « grande sympathie pour les Noirs s'y verra[it] avec évidence », et qu'« avant la plupart des Blancs, il aura[it] cherché à dégager le génie de la race noire et à l'expliquer en France avec impartialité ». « Sympathie », « génie de la race noire »... Morand a-t-il changé ? Est-ce le même homme qui a écrit ces lignes et les autres à quelques années d'intervalle ? Morand n'en est pas à une contradiction près. L'homme s'est beaucoup fui, plus qu'il n'a fui les autres ou fui ses responsabilités et choix, qu'il a toujours assumés⁴. Mais d'où lui viennent cette violence, cette haine, cet acharnement, d'une part, et cet intérêt, cette admiration, cette fascination, d'autre part ? Où est la légende ? où est la vérité ? Ces questions ne sont pas aussi simples qu'il y paraît de prime abord. On pourrait trancher aisément en mettant en parallèle la défense de la race blanche que prône Morand, ses autres « sympathies », son intérêt pour les thèses de Lucien Lévy-Bruhl et les écrits d'Arthur de Gobineau dont il ne goûte pas seulement la prose des *Nouvelles asiatiques*.

Ni règlement de compte, ni hagiographie, cet essai est une tentative de compréhension d'une pensée et d'un faisceau de regards singuliers sur le Noir au temps des Revues nègres, de la Harlem Renaissance et des Croisières noires. À Jean-José

⁴ Voir Ginette Guitard-Auviste, *Paul Morand (1888-1976), légendes et vérités*, Paris, Hachette, 1981. Rééd. : Paris, Balland, coll. « Biographies », 1984 ; Bruno Thibault, *L'Allure de Morand : du modernisme au pétainisme*, Alabama, Summa Publ. Birmingham, 1992 ; Éric Canal-Forgues et Pascal Louvrier, *Paul Morand. Le sourire du hara-kiri*, Paris, Perrin, 1994 et Gabriel Jardin, *Paul Morand, un évadé permanent*, Paris, Grasset, 2006.

Marchand qui lui demandera plus tard : « Vous avez écrit trois livres à la suite, qui ont contribué à lancer “la mode nègre”, vous avez été un des premiers à exalter la sensibilité des Noirs, est-ce que c’était une volonté de la révéler ? », Paul Morand répondra : « Bien sûr ! j’ai voulu expliquer l’histoire des Noirs, entre le Congo et Harlem, aux Français qui ne la savaient pas⁵. » Toutefois, de même que les intellectuels et le public français ne l’avaient pas attendu pour s’intéresser aux Noirs et à l’Afrique⁶, sa contribution ne saurait être réduite à un historique, ce qu’elle n’est par ailleurs absolument pas, étant plutôt un essai de compréhension d’un phénomène particulier, l’explosion de la race noire et le vif engouement dont elle fait l’objet, dans une problématique plus vaste, le conflit ou le choc des races.

Pour comprendre le cheminement de Morand, la courbe de ses certitudes et ses contradictions, retour aux textes donc. Retour à tous ses textes dans lesquels apparaît ou se profile un Noir. Des rencontres aux souvenirs en commençant par le plus ancien d’entre eux consigné en exergue de *Magie noire*, exergue qui nous servira de fil conducteur dans ce voyage au cœur des ténèbres morandiennes.

5 Paul Morand, *Entretiens*, Paris, La Table ronde, coll. « La Petite Vermillon », 2001, p. 85. Ce que nous a confirmé François Nourissier lors de l’entretien qu’il nous a accordé à son domicile en 2009.

6 Voir notamment Ada Martinkus-Zemp, *Le Blanc et le Noir. Essai d’une description de la vision du Noir par le Blanc dans la littérature française de l’entre-deux-guerres*, Paris, Nizet, 1975 et Jean-Marie Seillan, *Aux sources du roman colonial (1863-1914) : l’Afrique à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2006.